

Bédier s'affirment dans toute leur originalité. On sait, en effet, que ce prestigieux érudit, doublé d'un poète en prose de qualité éminente, a démontré que la chanson de geste fut toujours précédée d'une légende locale, légende d'église née sur les lieux où furent inhumés les héros, ou bien sur les lieux où furent conservées leurs reliques. Ainsi la légende de Roland sortit de Saint-Romain-de-Blaye ; celle de Guillaume, de Saint-Guilhem-du-Désert ; celle de Gormond et Isembard, de l'abbaye de Saint-Riquier. Les clercs l'inscrivirent dans leurs chroniques latines où les poètes puisèrent les éléments de leur inspiration.

Bientôt, de ces points initiaux, les légendes se propagèrent de sanctuaire en sanctuaire, sur les routes où circulaient les pèlerins de Saint-Gilles et de Saint-Jacques. M. Joseph Bédier, suivant patiemment ces routes parsemées d'étapes pieuses où reposaient, multipliées, les reliques des héros, où se greffaient, sur la légende première, de nouvelles fictions, a pu établir « le paysage des chansons de geste ». Ce travail [de topographie rétrospective lui a permis de revendiquer pour la France la création du poème épique, auquel les savants allemands assignaient une origine germanique.

M. Joseph Bédier ajoute encore, à son étude de très curieux renseignements sur l'interprétation des chansons de geste, sur les « menestrandies » organisées pour en créer de nouvelles versions et les exploiter, sur les auditoires populaires, enfin sur la corruption et la décadence de ces œuvres, où la vulgarité remplaça peu à peu le bel idéalisme.

Entre les foules du XII^e siècle qui, dans les foires ou sur la porte des églises, écoutaient le chant des jongleurs, et les cercles précieux où M^{lle} Hilaire déployait, interprétant des airs galants, les ressources de sa chaude voix, le saut peut paraître brusque. Pourtant c'est le poète de cour qui, en définitive, triomphe du jongleur. Au poète de cour l'élite demandera de satisfaire son goût de la grâce, de la beauté, de la délicatesse, offensé par la grossièreté du poète populaire.

Dans un très curieux volume, écrit et documenté avec soin : **L'art du chant en France au XVII^e siècle**, M. Théodore Gérold nous montre qu'à la fin du XVI^e et au début du XVII^e siècles l'air de cour, mièvre et fade, obtient tous les suffrages. M. Théodore Gérold a dû éprouver, pour bâtir cette étude si

complète et, par endroits, si neuve, de grandes difficultés. Il lui a fallu retrouver tous ces petits volumes d'airs à musique notée, devenus rarissimes, et que, par suite de notre coupable indifférence, nous avons laissé partir pour des bibliothèques étrangères. En Allemagne, et en Belgique surtout, ce musicographe avisé a pu rencontrer des éléments d'information, et établir une bibliographie.

De plus, les théoriciens de la musique ne pullulent pas au XVII^e siècle. Benigne de Bacilly et le R. P. Mersenne paraissent seuls avoir laissé des pages quelque peu explicites sur un art pourtant fort répandu dans la société. Néanmoins M. Théodore Gérold nous offre, grâce à son enquête approfondie, un tableau vivant du monde musical. Les détails techniques de l'ouvrage n'intéressent pas notre rubrique. Disons qu'en général les grands poètes du XVII^e siècle se sont fort peu souciés de collaborer avec les musiciens, lesquels composèrent eux-mêmes leurs textes ou bien les empruntèrent à des poètes de second ordre. Ces musiciens durent, le plus souvent, se contenter de stances à phraséologie galante, toutes taillées sur le même modèle et ne prêtant pas à la variété d'expression. Pourtant ils composèrent, sur ces vers monotones, des airs le plus souvent pleins de grâce.

Parmi les musiciens de la première période, Guédron, Antoine Boesset, Mauduit, Gabriel Bataille, Le Bailly, dont M. Gérold donne de succinectes biographies, gagnèrent les sympathies du public. Entre 1630 et 1640 surtout, l'art du chant se répandit dans la société. Louis XIII, compositeur du *Ballet de la Merlaison*, favorisait les musiciens, et de Nyert en particulier. Richelieu pensionnait toutes sortes d'instrumentistes et Cambefort faisait ses délices. M^{lle} Paulet enchantait de sa voix agréable les hôtes de la marquise de Rambouillet. Toutes les ruelles applaudissaient la grâce des joueuses de luth et de théorbe.

Ce fut la belle époque où triomphèrent Michel Cambert, Le Camus, Louis de Mollier, Bacilly, Boesset le fils, Chambonnières, Couperin, et les chanteuses La Barre, Hilaire, Cercamanan. Le ballet peu à peu entra dans les mœurs, et l'influence italienne, à laquelle les musiciens français restèrent longtemps réfractaires, se faisait de plus en plus sentir. Sous Louis XIV, Lully, triomphant de tous ses modestes adversaires, allait imposer une musique dramatique, le récitatif, les dialogues, les co-

médies-ballets et préparer les chanteurs français à l'interprétation de l'opéra.

MÉMENTO. — La librairie de la Sirène se propose de donner en de petits livrets les pages oubliées de quelques poètes français. Le premier de ces livrets : *Quelques vers de Monsieur de Voiture*, composé et imprimé avec soin, plaira aux délicats qu'un quart d'heure de lecture agréable suffit à combler. — M. Paul Bonnefon publie, dans la collection : *Les Chefs-d'œuvre méconnus*, le *Spectateur français*, de Marivaux. Idée excellente. Ce journal, dont l'écrivain moraliste ne parvint jamais à assurer l'exacte périodicité, n'est point, à la vérité, un journal, mais un recueil de réflexions sur la vie, où la finesse et la grâce se mélangent à la profondeur. — M. Gabriel Faure réimprime *Les Amours de Chateaubriand et de Mme de Vichet*, petite étude peu concluante, mais non sans intérêt, puisque l'on y voit, grâce aux informations particulières de l'auteur, que le grand homme ne cessa point toutes relations avec la marquise, par dépit de n'avoir point obtenu d'elle qu'elle lui sacrifiât ses grâces quinquagénaires.

ÉMILE MAGNE.

LES ROMANS

Roland Dorgelès : *Saint Magloire*, Albin Michel. — Henry Champly : *l'Étranger dans l'alcôve*, à la Sirène. — Marion Gilbert : *Celle qui s'en va*, Ferenczi. — Pierre de la Batut : *La jeune fille en proie au monstre*, Grès. — Louis de Robert : *L'envers d'une courtisane*, P. Flammarion. — Elie Dautrin : *Un coquin*, P. Flammarion. — A. t' Serstevens : *Le Dieu qui danse*, Albin Michel. — Pierre Mille : *l'Ange du bizarre*, Ferenczi. — Gaston Picard : *La bougie bleue*, Delalain. — Edouard Schuré : *Légendes d'Orient et d'Occident*, Nilsson.

Saint Magloire, par Roland Dorgelès. J'ai lu déjà une dizaine de romans sur le même sujet. Je n'ai jamais vu qu'on en puisse rien tirer de sincèrement émouvant. Chaque jeune génération éprouve le besoin de créer son type d'apôtre réformateur, soit en rappelant le Christ lui-même sur la terre, soit en montrant l'un de ses disciples essayant de réorganiser la société au nom de l'amour. Le héros de Roland Dorgelès n'est ni plus ni moins courageux que les autres. Il revient d'un monde barbare, ou qu'on suppose tel, de l'Afrique centrale, et il est poussé par une voix mystérieuse qui lui enjoint de ramener au bien les peuples de l'ancien continent, qui ne sont pas meilleurs que les prétendus barbares, puisqu'ils ne cherchent qu'à perfectionner leurs moyens de s'entredétruire. Naturellement, le saint est en butte à la curiosité des journalistes à court de copie. On le prend au sérieux.